



AMES HÉROÏQUES

LES DRAMES DU VICOMTE HENRI DE BORNIER

SUITE ET FIN

IV

DANS son discours de réception à l'Académie, le vicomte de Bornier eut ce mot charmant :

« A force de connaître les femmes, on ne connaît pas la femme. La vraie femme, c'est la mère, la sœur, la fille, l'épouse... celle-là est à Dieu. » Et il rappelait le respect voué à toutes par son prédécesseur, dont il prononçait l'éloge, l'aimable écrivain Xavier Marmier, fidèle toute sa vie au souvenir d'un bref mariage d'amour, qui lui faisait écrire : « Nul homme ne saura comme la femme se consacrer à ses affections, poursuivre sans se lasser son œuvre de dévouement, courber sans se plaindre son front sous un nuage ; nul homme ne saura comme la femme s'associer au bonheur d'un ami ou à son deuil, compléter la joie de ceux qui lui sont chers, par la joie qu'elle en ressentira. »

Quand on pense ainsi (et pour Bornier, citer ces paroles était les faire siennes), l'idéal féminin ne saurait être que très élevé. Il est donc intéressant de chercher, dans ces leçons d'héroïsme que se propose son théâtre, la part faite à l'héroïsme de la femme. Lui-même eût encouragé cette étude, car il avait une haute opinion de l'intelligence des femmes en matière

littéraire, et ses vers à sa fille montrent en quelle estime il tenait leur influence sur l'écrivain, exercée au foyer domestique. Il dit là-dessus, dans un de ses romans (1), des choses tout à fait exquises :

« La femme distinguée apporte, dans le jugement des œuvres de l'esprit, le même tact que dans les relations du monde ; elle tressaille subitement à tout ce qui choque sa délicatesse ou sa droiture, son instinct l'avertit avant sa raison, sa pureté cherche et aime ce qui lui ressemble, et elle se dirige dans les hauteurs sereines de la pensée, comme le cygne dans l'azur. » Et il dépeint l'échange incomparable qui se produit entre deux esprits unis par cette intimité supérieure. « Dans cette communion d'idées, Robert gagnait beaucoup, mais Gilberte gagnait aussi. Il y gagnait une justesse plus grande, une noblesse plus continue dans les sentiments et leur expression ; elle y gagnait l'ha-

bitude de toucher aux plus nobles problèmes du cœur humain, l'allégresse de voir naître et palpiter l'œuvre nouvelle, la poésie toute vibrante à sa descente des régions où le vulgaire ne monte pas. »

(1) *Le Jeu des Vertus.*



M^{me} SECOND-WEBER DANS LE RÔLE DE BLANCHE DE CASTILLE.

D'après un cliché de Reutlinger.



Sauf Blanche de Castille, qu'il a trouvée dans l'histoire, toutes les figures féminines des drames de Bornier ont été créées par lui ou évoquées du passé où elles n'étaient qu'un nom, une silhouette imprécise ; on peut juger d'après elles du rôle qu'il donne à la femme dans les tragédies de la vie et des qualités qu'exige ce rôle.

La première qu'il choisit est de plus un symbole ; c'est, dans un drame qui, malgré des qualités réelles, ne trouva pas accueil au théâtre : *Dante et Béatrix* (1853), celle qui apparaît à son poète, environnée d'anges, pour le conduire d'étoiles en étoiles jusqu'à Dieu. Mais avant de devenir la vision glorieuse de la Divine Comédie, Béatrix fut une jeune fille que Dante aimait, à laquelle il put adresser les mots que lui prête Bornier :

Je vous élèverai, dans ma pensée, un temple,
A vous qui me servez de lumière et d'exemple,
Et je vous placerai, plus radieuse encore,
Au seuil du paradis, sur un nuage d'or.

Il était difficile de faire redescendre sur terre l'idéale créature qui ne nous est connue qu'à travers les poèmes merveilleux où Dante dit d'elle :

Ce qu'on n'a jamais dit d'aucune femme au monde.

Henri de Bornier l'a jetée comme une victime innocente, au milieu des luttes florentines, et il lui a fait éloquemment exprimer cet amour aussi pur que profond, vraie force du cœur, dont la conception se retrouve dans tous ses drames.

L'amour, c'est le respect, voilà tout ce qui dure...
Les hommes, attachés aux choses de la terre,
N'ont jamais de l'amour entrevu le mystère ;
Ce n'est pas dans ce monde, où tout est triste et vain,
Que nous le comprendrons, c'est au séjour divin.

Promise par son père à l'adversaire de Dante, un homme indigne d'elle, Béatrix croit un moment échapper à cette union. Dante a été élu prier de Florence, mais il va périr dans une révolte soulevée par ceux qu'il a voulu contraindre à respecter les lois. Il a refusé de fuir avec Béatrix, pour défendre jusqu'au bout la patrie. Elle, signe la promesse d'épouser Bardi en échange de la vie de Dante, et quand celui-ci, épargné au pied de l'échafaud, revient lui demander de le suivre en exil, elle tombe morte, brisée par l'effort de son sacrifice. Pureté, générosité, abnégation, telle est la Béatrix de Bornier, et ces traits conviennent à la « belle créature vêtue de blanc », que Dante, jeune, cherchait, nous dit-il, dans Florence, sentant, dès qu'il l'apercevait « une flamme de charité qui lui faisait pardonner à tous ses ennemis ».

La Lydie de *L'Apôtre* est intéressante par sa transformation soudaine que l'auteur a devinée dans le court passage des *Actes* où paraît son nom. Au début, c'est la riche marchande juive chez qui Paul est entré pour exercer son humble métier d'ouvrier : belle et orgueilleuse, avare et dure.

Elle n'avait de bon qu'un désespoir secret
Qui déchirait son cœur et qui le préparait...
Alors, sur ton chemin, Dieu plaça cette femme...
Son cœur était dompté, quoiqu'il se défendit
Un instant, dans l'angoisse : un mot, tout était dit.

Sur ce mot de l'apôtre, elle affranchit l'esclave brutalisée par elle et la fait asseoir à sa table. Puis, l'âme déjà conquise, elle écoute Paul lui annoncer la foi du Christ.

Femmes, c'est vous surtout qui le pourrez connaître,
Vous pour qui si longtemps tout dieu ne fut qu'un
[maître...]

La femme, ange vaincu, meurtri, traînant son aile
Depuis quatre mille ans, est l'esclave éternelle.
Fille, un mari l'achète au père qui la vend ;
Veuve, son fils, son frère, un étranger souvent,
Dit : « La loi me la donne ! » Elle n'a qu'à le suivre.
... Mais quelqu'un est venu briser ce joug infâme,
Il a mis une étoile au front blanc de la femme,
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté,
Et, pour forcer enfin l'homme injuste à se taire,
A celui dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre,
Il dit : « Au haut du ciel, dans l'ombre du saint lieu,
Regarde ! c'est ta mère à côté de ton Dieu ! »

Lydie et sa compagne, la Grecque Mégara, s'écrient : « Je suis chrétienne. » Et quand Paul, arrêté par les Juifs, battu de verges, a réclamé ses droits de citoyen romain, c'est Lydie qui lui offre, pour le départ, un de ses navires ; mais, dans sa foi nouvelle encore, elle voudrait retenir l'apôtre. Après un court fléchissement de cœur, Paul, ressaisi par sa tâche, renonce à tout bonheur terrestre, et l'âme douloureuse de Lydie se soumet pour s'élever jusqu'à lui :

... Toi seul est juge et maître :
Ton devoir et le mien, tu dois donc les connaître :
Si mon rêve d'une heure était moins grand que toi,
J'en aurai de plus grands, un jour, pardonne-moi.

Paul ira chercher le martyr à Rome :

... Si je l'obtiens pour moi,
J'irai le demander à Dieu. — Pour qui ? — Pour toi !

Nous retrouvons dans ce dernier mot tout l'austère saint Paul des *Actes* et des *Épîtres*.

J'indiquerai seulement l'Ayesha de Mahomet parce qu'elle vit et se meut dans un milieu d'Orient musulman qui empêche de la rapprocher des autres héroïnes de Bornier, si profondément imprégnées de christianisme. Mais le même idéal féminin ne s'est-il pas reflété en elle, malgré la couleur si pittoresque, la vérité historique du drame ? Entre Hafsa, la fanatique jalouse, et Sofia, la juive haineuse, cette Ayesha qui lit l'Évangile apparaît tout autre dans sa passive et hautaine soumission au Prophète, qui l'a enlevée au fiancé de son choix pour en faire une de ses femmes. Le vertige d'ambition auquel il veut l'associer, le titre trop lourd de Mère des Croyants qu'il lui promet pour prix de sa vie sacrifiée, ne peuvent consoler

sa tristesse profonde, enfin révoltée contre ce dur joug de servitude.

Des grandeurs, des grandeurs encore, jamais l'amour !
Ton orgueil veut qu'à lui sans cesse l'on s'immole,
Et m'ayant fait esclave, il me faisait idole !
— Me juger, une femme !

s'écrie Mahomet, indigné

— Après tout pourquoi pas,
Puisqu'une femme, enfant, t'a porté dans ses bras.

Et elle oppose audacieusement à celui qui l'accuse

Le fils de Miriam, le prophète chrétien,

qui a sauvé et relevé la femme.

Il y a donc en Ayesha bien des traits de cet héroïsme que nous étudions : dignité, énergie, horreur du mal qui abaisse, mais il lui manque cette force active de l'âme qui, dans les autres, produit le bien.

V

Cette force se trouve au degré suprême chez *Angéla* (*Le Fils de l'Arétin*) et tout entière concentrée dans ces dévouements quotidiens, ces immolations secrètes dont sont faites tant de vies de femmes. « Chaste, grave et pourtant souriante », telle Arétin dépeint Angéla, quand il conte à ses compagnons de fête qu'il l'aima jadis et que son père la lui refusa. Telle elle ne cessera de demeurer, incarnant l'influence rédemptrice de la vertu et de la bonté. Quand elle apparaît ainsi dans le palais d'où Bayard vient de sortir avec mépris, c'est :

....portant au front, de longs voiles couverts,
L'humble et chaste bandeau de laurier toujours vert,

symbole d'un éternel veuvage. Elle l'a pris le jour où elle adopta l'enfant abandonné de l'Arétin, pour devenir « la mère de son âme ».

« Vous avez fait cela ! » s'écrie l'écrivain criminel qui s'agenouille devant elle. Et faisant taire en lui par le respect cet amour ancien qui ne veut en elle qu'aider à son repentir, Angéla l'exhorte à réparer le mal commis.

Si je n'ai pas ma faute à pleurer, j'ai les vôtres :
Le repentir des uns sert au rachat des autres !

Après dix années, l'œuvre de rachat qu'elle a suscitée s'est accomplie en l'Arétin, transformé, brûlant ses livres, traduisant l'Evangile. Et près de sa maturité grave, Angéla, devenue l'amie écoutée comme une conscience supérieure, se montre à nous sous cet aspect de sagesse et de sérénité :

Une femme à l'attrait grave et mystérieux,
Le pouvoir souverain dans le calme des yeux,
Un front toujours pensif dont l'éclat nous étonne,
Le sourire royal des beaux soleils d'automne.

Elle est avant tout une conscience, et c'est ainsi qu'elle a compris sa maternité d'adoption.

Je me suis dit souvent avec un vague effroi :
Ai-je assez de vertus pour un autre que moi ?

Mais elle n'a pu détruire chez l'enfant les germes mauvais qui, chez le jeune homme, se développent en vices. Alors, entre le fils et le père, elle s'efforce, elle-même offensée, d'être l'indulgence et le pardon, et c'est sur ses lèvres qu'à heure du péril de Venise, le poète met ces strophes où parle tout le cœur de la femme, dans ce qu'il a de plus miséricordieux.

Je suis, comme Dieu nous l'ordonne,
Devant le pays menacé,
Celle qui vient et qui pardonne
A tous, quelque soit le passé.
Puisque l'âme humaine est l'esclave
Du mal que chacun porte en soi,
Punir est la loi triste et grave,
Pardonner est la sainte loi !

Dans la tragédie sanglante des *Noces d'Attila*, la princesse burgonde Hildiga personnifiée au contraire le châtiment du crime, la vengeance divine qui, parfois, a pris des femmes pour instruments. Cette contemporaine de Clotilde et de Geneviève a toute l'énergie nécessaire en ces temps barbares, et son âme profonde contient toutes les forces de l'amour et de la haine. Ainsi le dit ce Walter, qui l'aime jusqu'à venir s'offrir à sa place en otage :

Je ne sais quel mystère ou quel charme environne
Divinement ce front qui n'a plus de couronne.
Ton regard de martyre a des rayons si doux
Qu'ils semblent attirer notre âme malgré nous,
Et parfois, tout à coup, par un contraste étrange,
On croit y voir briller le glaive de l'archange.

Le jour où dans un festin, suivant l'usage, son père lui dit de choisir un époux, elle répondit :

....d'une voix par les larmes troublée :
— Celui qui chassera des Gaules Attila,
Dès ce jour, je le prends pour époux....

Car le sinistre fléau de Dieu lui inspire toute l'horreur que devaient éprouver les populations gauloises à son terrifiant passage. Et quand s'ouvre le drame, Hildiga, soutenant son père blessé, est la prisonnière, l'esclave d'Attila. Muette et fière, elle assiste au navrant partage des captifs, elle-même disputée entre les fils du tyran. Quand, par un brusque caprice de barbare, celui-ci la veut pour femme, tout l'être d'Hildiga se soulève ; mais si elle refuse, si même elle laisse entrevoir qu'elle est contrainte, son père, les prisonniers, Walter, le soldat dévoué à qui son cœur s'est donné, tous périront. Alors elle se résout, héroïque, à obéir « sans larmes et sans plainte », à sauver les siens par sa honte. Son père la maudit, les captifs l'accablent de mépris ; elle subit tout sans

défaillir, avec cette force supérieure que lui a donnée

Dieu d'abord, le malheur après, enfin l'amour!

Et, seul, Walter la devine et plie le genou devant cette martyre :

Ton âme en cet opprobre est plus sublime encor.

Au festin des noces, passive et glacée, elle se laisse imposer la couronne; quand la méfiance superstitieuse du barbare jette Walter au bourreau, après l'avoir par ruse amené à le braver, Hildiga n'a qu'un seul cri; mais sous les voiles dont on la couvre, pour que celui qui meurt ne puisse rencontrer son dernier regard, elle tressaille, silencieuse, concentrée dans une pensée de vengeance. Lorsqu'Attila entre dans la chambre nuptiale où elle l'attend, implorant l'aide divine, il s'effraie, croyant revoir la femme qui lui est jadis apparue à Trèves dans une église saccagée, la femme peinte, debout sur le globe, écrasant le serpent du mal.

Était-ce des éclairs, étaient-ce des rayons
Dont était entourée, ainsi que dans un rêve
Cette femme aux yeux bleus dans l'église de Trèves?
...Pour ces peuples chrétiens, la femme, c'est l'archange,
La femme, c'est la force, autant que la vertu!

Hildiga ne veut pas, quoiqu'en son pouvoir, le frapper par trahison; elle menace sans peur l'épouvantable tyran pris de vertige :

.....L'arme surnaturelle
Que les archanges noirs apportent sous leur aile
Est peut être déjà dans ta propre maison...
...Ton esclave te tient, maître! L'heure a sonné
Où dans son cœur de fer l'impie a frissonné.
Songe à tous tes forfaits, dont l'ombre à toi s'attache,
Songe à Walter qui vient de tomber sous ta hache.

Et c'est cette terrible hache d'Attila dont elle le frappe lui-même, comme elle a vu

Les bûcherons gaulois ouvrir le cœur des chênes.

avec la force aujourd'hui invraisemblable de nos antiques aïeules, vengeant, outre ses souffrances, les désastres, les souffrances de vingt peuples, et infligeant au barbare la honte, qui ajoute à son agonie, de mourir sous les coups d'une femme. Hildiga est assurément une des plus nobles, des plus tragiques figures du théâtre contemporain.

VI

Je crois que si l'on eût demandé à Henri de Bornier quelles étaient, parmi ces filles de sa poésie, celles qu'il préférerait, il eût répondu : Blanche et Berthe; Berthe surtout, la première dont la grâce pure et fière lui avait conquis le succès, celle qu'il nomme

... L'enfant de mes graves pensées
De ma rapide joie et de mon long souci.

Mais la dernière venue, Blanche de Castille, la belle reine blonde « au front royal, calme et mystérieux » (1), semble avoir exercé sur lui cet empire de vertu et de charme qui soumit les hommes de son temps. Bornier s'est complu à reconstituer d'après l'histoire, à faire revivre en poésie cette remarquable figure, si vraiment femme et reine, qui, au sacre de son fils, réclama fièrement le droit de porter l'épée nue devant lui, qui, « née au pays de Chimène » aimait la belle France,

Et son peuple dont l'âme est si prompte à s'ouvrir,
Qui sait lutter, qui sait vaincre, qui sait souffrir.
J'aimai ce peuple ainsi. J'ai d'une âme fervente
Juré d'être à la fois sa reine et sa servante,
J'ai tenu ce serment, et je le tiens toujours.

C'est pour lui rester fidèle qu'elle exclut de sa vie tout autre amour. Pourtant les « chansonnettes » que Thibaut de Champagne, le comte-trouvère, adresse à la « blonde couronnée », n'osant la désigner autrement que « la plus noble et la meilleure du monde » ont été comprises par elle. Lorsque les grands du royaume et, à leur tête, Hugonnel, son beau-frère, viennent la sommer de choisir entre lui et Thibaut, un mari à qui elle remettra la régence, Blanche, par un mouvement très hardi et très habile, réclame, pour garder sa liberté, l'appui de l'homme qui l'aime. Dans un entretien avec Thibaut, elle lui arrache l'aveu que, s'il s'est armé contre elle, c'est par rancune d'amour dédaigné. La scène est délicieuse, et Blanche s'y montre incomparable *manieuse* d'âme. A ce poète « au rêve triste et fier » elle dit loyalement qu'elle n'épousera personne :

A mon fils je dois rendre intact son héritage...
Si vos rêves vous ont trompé, soyez témoin
Que mes rêves à moi vont plus haut et plus loin.
...Quand le roi, quand la France a besoin de secours
Sur un champ de bataille, agitant l'oriflamme,
On réclame les plus vaillants, — je vous réclame,
Je vous adjure au nom du roi votre seigneur,
Je vous prends à la haine et vous rend à l'honneur!
Aimez, servez, sauvez la France...

Et pour le lier plus sûrement, ce qui est bien d'une femme, elle lui permet de l'aimer, en le lui défendant, mais d'un amour supérieur, fait pour séduire cette nature chevaleresque.

Il sied que nous donnions une leçon pareille
Au peuple qui comprend, qui juge et qui surveille,
Ne me haïssez plus, mais gardez en retour
Un sentiment pour moi, plus vrai qu'aucun amour.
Celle qui restera dans son triste veuvage
Vous impose un plus fier et plus digne servage.

Dès lors, Thibaut lui appartient tout entier. Prisonnier d'Hugonnel que Blanche et lui assiègent dans son château du Crotoi, il va mourir pour sa reine; celle-ci n'hésite pas à venir seule, au péril de sa vie, traiter de sa rançon, car elle-même l'aime, malgré son serment :

(1) France... d'abord!

Mon langage était fier, mon âme fut moins haute.
Dans le fond de mon cœur, je faillis à ma tâche,
J'en conviens; désormais, mon cœur sera moins lâche.

Tous deux se refusent à obtenir la liberté en
trompant le traître par un mensonge.

Car la mort de l'honneur, c'est la mort de la race.

Et Blanche l'a dit plus haut :

Il faut que tout Français de la France soit digne.

Donc, Thibaut mourra; elle accepte son sacrifice pour elle et son fils, mais en reine guerrière, elle jure de le venger. C'est alors que Robert de Sorbon, proclamant la trêve de Dieu, impose à Hugonnel, dont les soldats l'abandonnent, une apparente soumission. Blanche, devant la paix soudaine, raidit son cœur contre toute défaillance et ne veut plus vivre que pour son devoir de souveraine et de mère respectée.

Afin de montrer davantage combien l'idée de ce qu'on se doit à soi-même peut être un principe de relèvement, près de Blanche, comme l'ombre près de la lumière, apparaît le personnage d'Aliénor, la bohémienne violente, qu'Hugonnel a recueillie et dont il veut faire son instrument. Mais quand il lui enjoint de poser au front du jeune roi un bandeau empoisonné, lui promettant de partager avec elle sa future royauté, et lui révélant qu'elle descend de Charlemagne, Aliénor n'exécute pas le crime, car elle ne peut

Avec son déshonneur déshonorer les morts;

elle dénonce le traître et se punit de cette ingratitude en mourant.

Mourir est souvent plus aisé que de vivre. Après le couronnement de Louis IX, après que Thibaut a tué Hugonnel en champ clos, le comte s'éloigne à jamais pour une lointaine croisade, et dans un adieu digne de leur grand amour sacrifié, Blanche ne fait qu'entr'ouvrir son cœur meurtri :

Je ne suis pas de ceux qui pleurent et que l'on pleure,
Je tiens tous mes serments et vous savez combien,
Reine, on en peut souffrir parfois. — Je le sais bien.
...Je vais où les martyrs par le Christ sont élus;
Je précède mon roi dans le sentier céleste;
Qui pleurerait celui qui part? — Celle qui reste.

VII

Dans le vieux poème de *La Chanson de Roland*, quelques vers seulement esquissent d'un trait inoubliable « la belle Aude aux bras blancs », la fiancée du héros, qui, en apprenant sa mort, tombe aux pieds de Charlemagne, avec ces mots :

A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges,
Que Roland mort, moi je reste vivante.

H. de Bornier a fait d'elle, d'après d'autres chroniques, l'épouse de Roland et l'a fait revivre

dans sa fille. Telle nous devinons Aude, telle est Berthe, *la fille de Roland*, tout énergie et tendresse. Dans ce drame de l'expiation volontaire, elle a sa part du sacrifice, part égale à celle de Gérard, elle, la première victime du crime qui les sépare, de la trahison de Ganelon qui a tué Roland, et qui, maintenant, tue le bonheur de sa fille.

Tout se réunit pour lui rendre ce sacrifice plus cruel en l'attachant à ce Gérard dont le père causa la mort du sien. Gérard lui sauve la vie dans la forêt saxonne, elle lui entend dire que Roland est « son idéal suprême », qu'il rêve de le venger. Et, quand elle sent qu'il l'aime sans oser l'avouer, elle, la nièce de Charlemagne, n'hésite pas à parler la première : « Je vous aime, Gérard », dirait-elle, avec sa fière franchise. Libre de choisir, elle ne veut épouser qu'un héros :

Soyez le juste armé qui châtie et qui sauve,
Et ne songeant à moi qu'en songeant au devoir
Rendez-nous un Roland avant de me revoir.

Et dans sa ferme confiance que

L'amour, en entrant dans les cœurs, les grandit,

elle attend, sans jamais douter. Quand Charlemagne, bravé par le Sarrazin qui détient Durandal, désespère, Berthe entend la première sonner la cloche d'argent annonçant le vengeur, et devine Gérard; sans défaillir, elle assiste au combat. Si, jusqu'à la fin, elle a peu de paroles, comme sa mère Aude, ces paroles la montrent aimante, dévouée, fidèle à sa promesse, malgré la terrible révélation, et le disant loyalement devant tous dans la dernière et fort belle scène :

Un mot suffit, l'autel est prêt et je suis prête.
J'aime sire Gérard autant que je l'honore,
Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri;
Car ce qui l'a frappé, ne l'a pas amoindri!

Mais la séparation était le seul dénouement possible. Chimène pouvait épouser le Cid, Gérard, fils d'un père déshonoré, ne peut accepter que Berthe efface généreusement le passé. Et Berthe, la noble et vaillante créature

....qui maintient si haut l'honneur de la famille.

comprend le besoin de réparation qui le domine et trouve dans son amour même la force de s'y associer. Elle et Gérard se sont unis dans le même culte du devoir et de l'héroïsme; aucun des deux ne saurait, sans l'aimer moins, détourner l'autre de cette voie, et Berthe clora ce débat poignant qui, une fois encore, rappelle Corneille :

Eh bien! Je me soumets; qui t'aime te ressemble.
Dieu fit nos cœurs pareils, que Dieu seul les rassemble.

Cette loi du sacrifice, loi de toute vie qui veut être complète et de toute affection qui veut être grande, demeure, on le voit, le ressort de tous

les drames de Bornier. C'est que d'elle naît l'héroïsme, toujours une immolation de soi, et surtout l'héroïsme de la femme, fait, plus encore que celui de l'homme, de souffrance acceptée, d'abnégation et d'amour. Et c'est, avec leur caractère d'intangible pureté et d'énergique droiture, la beauté morale des figures que nous venons d'analyser.

Et qu'on ne dise pas qu'elles appartiennent à un passé lointain, qu'elles sont jetées dans de tragiques luttes d'âmes. Toute vie connaît les siennes sous une forme différente, aujourd'hui comme jadis. Dans les plus simples, les plus effacées, sonne toujours une heure qui appelle l'héroïsme, d'autant plus difficile peut-être qu'il agit dans l'ombre et que rien n'en soutient l'effort. Bornier, resté à son poste dans Paris pendant le siège, où il signa la protestation contre le bombardement des musées et bibliothèques, y fut témoin du courage patient et silencieux des femmes; il leur fait dire dans sa belle poésie des *Assiégées*, lue en

décembre 1870, au Théâtre-Français, dont le foyer était changé en ambulance :

Nos cœurs seront orisés, mais ne se plaindront point.

Que d'existences encore ce vers résume? Tous nous en connaissons, et il n'est rien de plus admirable. Même dans la vie journalière, sans épreuves d'exception, chaque femme doit savoir qu'elle a besoin d'une forte armature d'énergie pour soutenir sa conscience et sa volonté, afin que celles-ci ne craignent jamais (c'est le mot de Blanche de Castille) d'aller ni trop haut, ni trop loin.

Il faut parfois beaucoup d'héroïsme pour accomplir seulement son devoir; c'est pourquoi toute lecture qui l'enseigne est utile et bonne, et pourquoi j'ai voulu en chercher avec mes lectrices, dans les beaux drames d'Henri de Bornier, des préceptes et des exemples.

A. CHEVALIER.



COUSIN-COUSINE

SUITE



La fille de ferme ranimait la flamme et apportait le bol. Le cadet — en vrai Normand, le regard en dessous, lui aussi, — examinait le nouveau venu : un gros homme en redingote, trapu, rougeaud, le front bas, l'œil furtif, avec une grosse bague en *toc* à l'annulaire. De ses doigts charnus, courts et velus, il froissait une liasse de papiers longs où Silvère vit tout de suite, à droite et très lisible, la signature de Flavien.

Quand la servante fut sortie, constatant que les deux Normands rumaient sans lâcher une seule parole décisive ou même sur laquelle on put entrer en discussion, le gros homme reprit pour le fils les explications déjà ressassées au père et, tout de suite familier :

— Je suis Flamard, jeune homme, restaurateur à Cherbourg et v'la ce que j'expliquais à votre père : c'est des traites signées par Flavien au temps où il habitait et mangeait chez moi, rue de la Marine. Il n'y en a pas pour gros... huit cents francs. Hier, à échéance, je les ai fait présenter à votre frère. Il n'a pas payé. J'aurais dû les mettre tout

de suite à l'huissier, mais j'ai préféré venir vous trouver pour éviter les ennuis... et l'humiliation, surtout !...

Et les voyant toujours flegmatiques, impassibles, il les flatta, chercha à les dégeler :

— On connaît bien la maison d'Urville à Cherbourg... une bonne famille... des gens *calés*, de père en fils, et qui n'ont jamais eu d'histoires et d'embarras d'argent... aussi j'ai voulu vous prévenir avant d'en arriver à des mesures extrêmes. Si ça peut s'arranger à l'amiable, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Silvère et le père ne lui disaient toujours ni oui ni non, le laissant venir. Le gargotier avait passé les traites au cadet et celui-ci les lisait les unes après les autres scrupuleusement, en entier. Elles étaient en bonne forme, déjà endossées; il fallait payer ou laisser poursuivre Flavien. Le vieux épiait la physionomie de son garçon, confiant en lui, et quand il lui vit remuer les lèvres pour prendre la parole, il ouvrit les oreilles.

— Je vois bien que Flavien a signé, dit Silvère, mais la signature de Flavien, ce n'est pas celle du père ni la mienne. Faut vous adresser à Flavien.

Alors, sentant qu'ils ne voulaient pas comprendre, agacé, après deux heures d'explications inutiles, à l'idée qu'il allait falloir recommencer, le

gargotier s'impacienta, perdit ses façons cauteleuses :

— Mais puisque je vous dis qu'il n'a pas payé, votre Flavien, qu'on s'est présenté trois fois à son nouveau domicile, rue du Port, et que nous avons appris là qu'il avait lâché pied pour Caen.

Silvère tressaillit imperceptiblement et répondit cependant avec sa lenteur grave :

— En ce cas, il faut lui écrire à Caen !

— Faut lui écrire à Caen ! appuya le vieux.

Et l'autre, de plus en plus rogue :

— Lui écrire à Caen?... où ça à Caen?... Si vous croyez qu'il a été assez naïf pour nous laisser son adresse ! Et puis comprenez donc, après tout, que c'est par pure obligeance que je suis venu jusqu'ici, par pure considération pour vous. Rien ne me forçait à me déranger. Je vas remettre ça à l'huissier si vous n'en voulez pas et il n'en sera que ça : l'affaire suivra son cours, votre nom traînera dans les dossiers, sera lu par tout le monde sur du papier timbré, je prendrai un jugement contre Flavien ; s'il s'établit, je le ferai saisir, s'il trouve un emploi, je confisque ses appointements. Si ça vous va comme ça, laissons courir. En tous cas je serai toujours payé, et avec les intérêts encore, le jour où Flavien héritera.

Ce ne fut pas ce dernier mot, ce sous-entendu de mort, qui effraya les deux Normands, mais Flamard paraissait si sûr de son affaire qu'ils furent impressionnés sans que pourtant il y parut. Les huissiers, la saisie, le jugement, ces mots-là leur sonnaient aux oreilles désagréablement. Silvère, un peu perplexe au fond, demanda :

— A quoi que ça vous avancera de faire des frais ? Le père, Dieu merci, se porte bien. Les huissiers n'attendent pas si longtemps pour être payés. Vous serez peut-être remboursé dans longtemps, mais jusque-là c'est vous qui débourserez. Patientez donc plutôt ; si Flavien est réellement à Caen, c'est qu'il y a trouvé une place ou un emploi. Laissez-le se débrouiller, gagner un peu d'argent et mettre de l'ordre dans ses affaires. Après... il vous remboursera...

Et le vieux approuvait toujours par un grognement étouffé, dodelinant de la tête, trouvant que le cadet avait très bien parlé. Mais l'homme éclata de rire :

— Une place?... Un emploi ? quoi ! Ils se figuraient vraiment que Flavien cherchait à faire quelque chose ! Ah ! c'était bien le dernier de ses soucis, par exemple ! Il ne pensait qu'à s'amuser, à courir les cafés et les bals.

Un geste furtif mais impérieux de Silvère, un clignement d'œil énergique qui désignait le père, coupèrent net les confidences de Flamard. Il saisit qu'il ne fallait pas conter les sottises de l'aîné devant le fermier et, croyant comprendre que Silvère arrangerait l'affaire à l'insu de ses parents, il répondit au garçon par un signe d'intelligence.

Après avoir choqué son bol de cidre contre celui du gros homme, le cadet reprit, conciliant :

— Ecoutez, nous allons réfléchir à tout ça...

Il s'arrêta. C'était encore si vague, si peu conforme à ce qu'attendait l'homme en retour de son silence complaisant, qu'il se leva, perdant tout à fait patience :

— Attendez tant que vous voudrez, ça vous regarde. Moi, je veux sauvegarder mes intérêts et je vous préviens que les frais courent pendant vos réflexions.

Alors Silvère, sachant qu'il avait une petite somme à lui, un legs de son grand-père, chez le notaire de Cherbourg, se résolut :

— Donnez-nous huit jours... jusque-là ne mettez pas les traites chez l'huissier, gardez-les dans votre poche.

Flamard fit la grimace. L'arrangement n'était pas de son goût. Il avait espéré trouver de braves paysans ne connaissant rien aux affaires, les étourdir de son babil, les effrayer et emporter son argent comptant, espèces sonnantes. Cependant, pour en finir, il accepta, se doutant que le cadet voulait lui dire encore deux mots, mais pas devant le père.

Et une fois dehors, tandis qu'en tête-à-tête avec Silvère, Flamard traversait la cour pour aller vers la barrière, il se pencha vers le cadet et goguenard :

— Fallait rien dire devant le vieux, n'est-ce pas ?

— Non, dit Silvère, simplement. Ces histoires-là lui font de la peine inutilement et l'on n'a pas besoin d'émotion à son âge.

— Oh ! J'ai bien compris à votre geste, reprit Flamard avec un air malin. Aussi, vous avez vu j'ai gazé... hein ! quelle discrétion ! Et pourtant j'aurais pu vous en dire de toutes les couleurs, car ce qu'il en a fait, votre sapré Flavien ! Mais si je me suis tu, c'est parce que je compte sur vous pour arranger l'affaire dans les huit jours.

Et il remettait les traites en portefeuille, oubliant sa démarche, amusé au souvenir des escapades du fils Mathieu, ne remarquant pas la face subitement anxieuse de Silvère, son regard vague, embrumé, comme perdu très loin sur les choses déjà tristes du passé. Il continuait, dans son endurcissement de brasseur d'affaires, sans penser qu'il parlait au frère de l'endetté et que tout ce qu'il disait ajoutait à sa peine.

— Ah ! oui, il en a fait, votre aîné ! Quand il est venu loger chez moi, en décembre, il payait encore bien, sans doute avec l'argent donné par vos parents. Mais malgré ces largesses, à la première hésitation, je me suis méfié. Dès qu'il m'a parlé de lui faire crédit, je ne l'ai pas mis dehors comme vous pensez bien. Je savais qu'il avait un papa cossu derrière lui, seulement j'ai avancé mes traites et je les lui ai fait signer...

Il regardait le cadet, surpris de ne pas le voir

rire avec lui, car il le croyait de connivence ou tout au moins très indulgent pour ces choses-là, après le geste qui, dans la salle lui avait brusquement commandé le silence.

Silvère continua à voix basse et vite, car il avait vu la porte se rouvrir et Denise quitter le seuil pour les rejoindre. Elle n'avait pu maîtriser plus longtemps son anxiété.

— Est-ce que le grand n'est vraiment plus à Cherbourg? questionna le jeune homme.

— Non, non, il n'y est plus, vraiment, il est parti pour Caen où les distractions sont plus nombreuses.

— Taisez-vous! fit Silvère brutalement.

Denise était tout près.

Le gargotier sauta dans son cabriolet. Les guides en main, le fouet en suspens, grave cette fois :

— C'est par obligeance pure que je vous attends dans la huitaine, dit-il, venez, sans faute. Si je n'ai pas l'argent, désolé... mais, vous comprenez, les affaires sont les affaires : je mettrai le neuvième jour les traites chez l'huissier...

A ces mots, Nisette s'était pendue au bras du cadet et, soudain effarée, sans s'occuper de Flamard, tournant ses jolis yeux pleins de trouble vers son cousin, elle demanda :

— Quel huissier? Réponds, cousin, réponds, qu'est-ce qu'on va mettre chez l'huissier le neuvième jour?

— Rien, rien, répondit-il en la repoussant doucement.

Puis il se rapprocha du cabriolet et voyant que l'autre allait encore parler :

— Convenu et en route! fit-il dans un claquement de langue.

Et d'une large tape appliquée sur le cheval, il voulut le faire partir; mais Flamard, flairant quelque chose à faire avec le cadet après l'ainé, tira sur les guides et ajouta dans son clignement d'œil engageant :

— Si jamais vous avez envie de venir un peu vous dégourdir à la ville, descendez chez moi, m'sieur Silvère, et vous verrez que la maison est bonne et qu'on ne s'y embête pas!

Cette fois il partit tout de bon.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire avec son huissier? Est-ce qu'on va poursuivre Flavien? Est-ce qu'on va le saisir?

Peureuse, collée à lui, Denise interrogeait le cadet fiévreusement. Il eut un haussement d'épaules :

— T'occupe pas de tout ça... Ça ne regarde pas les femmes... c'est des vétilles.

Laissant tomber ses bras, attristée, la pauvrete perdait et patience et courage.

— Il n'en aura donc jamais fini de nous causer des chagrins! Il ne se figure donc pas comme c'est triste ici quand viennent les mauvaises nouvelles! S'il pouvait voir seulement comme tout son

monde est pâle et abattu... mais il ne le sait pas, il ne s'en doute même pas! Ça n'est pas juste, te dis-je, non! non! ça n'est pas juste!

Silvère coupa son élan de révolte en l'entraînant vers la ferme, pressé de rentrer. Le froid était plus vif dans le crépuscule qu'une éclaircie, au-dessus du toit moussu de la maison, poudroyait de l'or léger du couchant.

— Viens, ma gentille... il ne fait pas si bon que tantôt causer dehors.

Ce souvenir ne l'attendrit qu'un instant. Elle fit quelques pas, prête à céder, puis soudain s'assit sur le talus, près de la barrière, lasse tout à coup, avec les yeux gros de larmes. Alors il lui prit la main et essaya de la faire lever :

— Tu vas attraper du mal, bien sûr, dans l'herbe humide. Ne te tourne pas les sangs, Nisette, je t'assure... c'est une erreur... un rien... j'arrangerai ça!

— C'est bien là-dessus que compte Flavien! fit-elle avec amertume. Il sait que tu es là pour réparer ses négligences, aussi il ne se gêne pas. Il doit se le dire à lui-même : « Silvère est là, Silvère arrangera ça! »

Elle ajouta avec un soupir douloureux :

— Mais que peut-il bien faire de tant d'argent, mon Dieu?

Silvère restait embarrassé, ne sachant que répondre à cette question. Après réflexion, il trouva une idée pour la consoler :

— A la campagne, on ne dépense presque rien. A la ville, l'argent file plus vite. Ce qui est une petite fortune à la campagne, à la ville n'est rien ou presque rien.

— Alors pourquoi y reste-t-il si longtemps? Est-ce qu'il n'a pas tout ce qui lui faut ici?

— C'est qu'il n'a rien à faire ici et il s'ennuie... Tu sais qu'il n'a pas de goût pour les travaux de la ferme. N'avoir qu'à flâner, ce n'est pas gai.... c'est pour cela qu'il ne peut pas rester.

— Tu restes bien, toi!

Cette comparaison entre lui et l'ainé, que Denise faisait à chaque moment maintenant, l'embarrassait très fort.

— Oh! moi, je n'ai jamais quitté le pays, pas même la ferme... Je suis accoutumé. Si je le quittais, si je voyageais, je deviendrais peut-être comme lui!

— Non! non! Tu ne serais pas comme lui, cousin, et c'est bien heureux pour les vieux et pour nous tous, car ce n'est pas lui qui apporterait de la joie et de la satisfaction à la maison d'Urville!

Elle était si désolée qu'il plaisanta pour la ranimer un peu, mais sans vraie gaieté, lui non plus :

— Et le jour où les vieux seront grands-parents, Denise, ce ne sera pas de la joie et de la satisfaction que tu leur donneras à toi toute seule? Flavien, que je pense, y sera bien pour quelque chose!

Mais pas plus que Silvère, Denise ne sourit à cette allusion.

— Rentrons, dit-elle, je trouve maintenant que tu dis vrai : il fait très froid.

IV

La huitaine s'écoula dans les grosses besognes, sous un ciel changeant qui, tour à tour, tuait ou faisait chanter les grives dans les haies.

Silvère n'avait pas oublié Flamard. Sur le petit legs de son grand-père, — quatre ou cinq billets de mille, — il avait prié le notaire de prendre huit cents francs et de payer le gargotier. Il avait fait cela simplement, sans trouble, sans bruit. A la maison d'Urville, le calme était revenu sur l'assurance qu'il donnait que cette vilaine histoire était à jamais enterrée. On ne l'avait pas questionné sur la façon dont il s'en était tiré, d'abord parce qu'on avait en lui une confiance aveugle, puis parce qu'on avait peur d'en apprendre trop long sur Flavien. Silvère se sentait bien payé par les regards de gratitude de Gervaise et de Mathieu. On l'aimait encore plus pour sa discrétion et son silence. Denise ne lui avait rien demandé, mais elle tournait la tête et paraissait distraite quand on prononçait le nom de son promis.

La générosité de Silvère n'eut pas le bon résultat qu'on espérait. Payé, Flamard s'était vanté. Il prétendait avoir trouvé le *joint* pour faire *casquer* ces croquants de Mathieu. Et pressé de questions, il avait avoué l'entremise du cadet. Du moment que Silvère s'entendait avec le grand pour cacher les fredaines aux vieux, on n'avait qu'à s'adresser directement à Silvère en menaçant, s'il regimbait, d'écrire aux parents. Comme ça, on tirerait ce qu'on voudrait des fils Mathieu. On se donna le mot entre commerçants et tous ceux qui tenaient des billets de Flavien s'adressèrent à Silvère. Jamais le pauvre cadet n'avait reçu tant de lettres !

Après le restaurateur, ce fut un tapissier, puis le loueur de voitures, puis le propriétaire d'un hôtel garni de la rue du Port, puis d'autres encore. Sous les menaces de poursuites, de jugements, de saisies, mots inquiétants qui, la nuit, donnaient le cauchemar au jeune Mathieu, puis aussi, et ce qui le touchait le plus, sous la crainte de voir les vieux tout apprendre d'un coup, Silvère avait payé, encore payé, toujours payé. Il ne voyait plus venir le facteur sans battements de cœur, le pauvre gars, se disant : « Si Flavien continue cette vie de désordre, comment ferai-je à pré-
« sent que de mon petit avoir il ne me reste plus
« que cinquante ou soixante pistoles ? »

Et ces pistoles-là, les dernières, celles qu'il se réservait pour faire un beau cadeau de noces à sa cousine Denise, un créancier, qui pour venir le dernier ne se montrait pas le moins exigeant, le bijoutier de la rue de la Fontaine, les lui réclama...

Il fallait aller à la ville pour prendre ce reliquat, pour donner quittance au notaire de tout le legs du grand-père qui croyait laisser ces écus-là en des mains si sûres, si adroites à les faire fructifier !

Ce qui consolait Silvère, c'est qu'après sa crise de soupçons et de révolte, la cousinette s'apaisait, paraissait ne plus se méfier de rien...

V

Sur la route de Cherbourg, au gai soleil, la carriole roulait au bon trot de Marjolaine. Denise et Silvère s'étaient faits beaux pour aller à la ville. Lui, en blouse bleue, brodée de blanc sur l'épaule et au cou, avec une agrafe d'argent laissant voir son col de fine toile par dessus son tricot; une culotte large de gros molleton, tombant sur une botte à talon haut, bien cirée, luisant dans la paille du fond; sur la tête, un feutre noir ombrant son regard doux et sa barbe rutilante où perçait la saine rougeur des lèvres; une fraîcheur sur la face, une vigueur aisée dans tout le corps. Elle, moins bien sous son chapeau à rubans que sous sa cape de laine ou en cheveux; mais gentille tout de même, la mine rosée, apprivoisée par ses deux ans de couvent, avec on ne savait quoi de menu, de gracile, de coquet, inconnu à celles qui n'avaient pas fréquenté la ville, et souple comme une couleuvre dans son casaquin noir où brillait sa chaînette d'or, dans sa robe d'alpaga que la bise plaquait sur ses jambes fluettes.

— Fait-il doux, dit Nisette, un vrai jour de printemps !

Le cadet la contemplait sans répondre, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire, et il respirait de son souffle heureux et large, imprégné de ces tiédeurs de février qu'on trouve dans la Hague et aux îles anglaises. Puis, quittant la jeune fille, ses yeux vaguèrent sur la route blanche, sur les talus herbeux, puis au delà, entre les pommiers bas, sur de larges échappées de mer, striées au loin de moutons d'écume, piquées d'un vol neigeux de mouettes s'abattant sur la plage. Et, plus près, dans les murs bas séparant les prairies, entre les pierres entassées hâtivement, mal soudées par le velours des mousses et la rouille des lichens, pointaient les *langues de bœuf* luisantes et les crosses des fougères. Ici et là, en plein cœur de la haie, un houx nouveau, envahisseur, rongait tout de ses feuilles lustrées aux dents aigües et s'étoilait encore de ses fruits de corail que lui avait laissés le vent du nord. Et sur tout cela, sortant de la terre grasse et des champs humides, charriées par les brises, erraient des moiteurs de renouveau, tandis que la lumière, en impondérables poussières d'or, irradiait les deux infinis bleus du ciel et de la mer.

— Je me sens joyeuse, dit Denise. Ah ! comme

j'ai eu une bonne idée de t'accompagner à la ville. Et dire que tu t'es fait prier, méchant Silvère, et qu'il a fallu que je me fâche pour obtenir d'être emmenée !

Il riait du bon rire qu'elle aimait, tout en pressant Marjolaine, une jument solide, une vraie *Hagarde*, elle aussi, que la seule ombre du fouet sur la route emballait fougueusement. Aussi allait-on rondement, les bornes kilométriques s'enfilant vivement les unes derrière les autres dans le ruban poudreux du chemin. Mais déjà on arrivait à la descente de Querqueville et Denise se cramponnait à la banquette, s'efforçant de garder sa mine crâne, quoique effarée intérieurement du train vainqueur de la jument. Elle lançait de temps à autre un regard furtif sur le visage calme de son cousin. Calme, il l'était toujours, mais attentif aussi. D'abord il serrait sa mécanique et ferme ; puis, les guides dans la main gauche, bien dans les doigts, il se penchait et cinglait sa bête aux jarrets de devant pour l'empêcher de butter. Sentant son maître, levant haut les pattes, elle vous descendait la côte d'une allure d'enfer, la brave Marjolaine, l'oreille droite, encouragée par la voix mâle de son jeune patron qui réveillait tout le village de ses « hop ! hop ! là-bas ! » et soulevait, aux zigzags claquants de son fouet, des envolées de pierrots.

Après Querqueville, c'était la route plate, longeant le champ de tir et la baie de Sainte-Anne où la mer clapotait au pied des batteries. A droite, les pieds cachés par des gerbes de fleurs, une guirlande de fleurs tombant de ses épaules sur ses bras, une couronne de fleurs sur le front, la statue de la sainte souriait aux voyageurs du fond de sa chapelle de fleurs.

Puis encore des batteries, des canons noirs sur leurs massifs noirs, ouvrant leurs gueules d'ombre sur l'azur et l'émeraude des vagues...

Là, remise de sa peur, Denise demandait à Silvère :

— Pourquoi ne voulais-tu pas m'emmener ? Tu sais pourtant que j'ai bien du chagrin et que la distraction, l'animation de la ville font oublier les pensées tristes.

Il ne répondait rien encore, embarrassé, désireux de n'apporter aucun trouble à cette minute heureuse et de jouir, sans réfléchir à rien, du soleil et de l'air tiède. Ses yeux restaient fixés toujours très loin. Alors, dans une saute brusque d'idées, elle le taquina :

— Oh ! mais je n'avais pas remarqué... comme te voilà faraud ! Qui donc vas-tu voir à la ville ? Ça ne serait-il pas le préfet maritime ?

Puis éclatant de rire :

— Ah ! que je suis sotte, c'est ta fiancée que tu vas voir. Et c'est pour ça que tu ne voulais pas m'emmener, peut-être bien, cachottier !

Une légère émotion le prit et il répondit :

— Tu sais bien que je n'ai pas de promesse, Ni-

sette. Pourquoi en reviens-tu toujours à ce chapitre-là ?

— Mais parce que c'est le sujet de conversation de tous les garçons de ton âge.

— Oh ! moi...

Et quand il avait dit : « Oh ! moi... » il en restait toujours là, la voix étouffée par sa modestie et par le trop de choses qu'il ne voulait pas dire ou ne savait comment dire.

Cependant, l'arsenal passé, on s'était engagé dans les rues. Une fois à l'hôtel, quand il eut dételé lui-même, poussé de ses bras vigoureux la carriole dans un coin de la cour et mis son cheval à l'écurie, les naseaux dans les bottes de foin, il revint vers sa cousine et lui offrit le bras.

— Bien vrai, dit-elle encore curieuse et taquine, je ne t'empêche pas d'aller chez ta promise ? Ça ne t'ennuie pas de me donner le bras ? Songe donc, si elle allait nous rencontrer ensemble et te faire ensuite une scène de jalousie ?

Il se délia la langue :

— Tu n'es pas dans tes jours de finesse, ma gentille ? D'habitude, rien qu'à ma figure, tu devines ce qui me déplaît ou ce qui me fait plaisir. Est-ce que j'ai l'air grognon ?

Elle leva les yeux sur lui. Il riait, toute la face épanouie. Elle détourna vite son regard, ainsi qu'elle faisait depuis peu, sentant elle aussi une gêne à plonger dans des prunelles si bleues, si tendres et si profondes.

— Eh bien, crois-tu maintenant que je sois fâché de te donner le bras ? fit-il.

— Oh ! non ! Bien au contraire, je vois que tu es content... et moi aussi ! C'est si bon de pouvoir bavarder à l'aise, en tête à tête. Il me semble que je suis ta sœur et que tu es mon grand frère. Si tu veux, nous allons profiter de notre liberté pour aller sur le port, puis ensuite nous flânerons en ville, devant les étalages des boutiques et, s'il reste un bout de temps, j'irai souhaiter le bonjour aux bonnes sœurs du couvent. Elles ont toujours été si affectueuses pour moi, tu te souviens ?

— Ça va bien ainsi, dit Silvère. Tu feras ta visite au couvent vers trois heures, si tu veux ; moi, pendant ce temps-là, j'irai faire une petite course... et je reviendrai te chercher une heure après, au plus tard !

Il avait insinué cela le plus adroitemment qu'il avait pu, croyant que la petite course passerait inaperçue parmi les autres propos ; mais Denise avait ouvert l'oreille et maintenant, raidie, inquiète, les doigts tremblants sur la manche de la blouse, elle marchait d'un pas saccadé et nerveux.

— J'ai cru que tu m'attendrais au parloir du couvent, tu ne m'avais pas parlé du tout de cette course-là... tu viens à Cherbourg exprès, n'est-ce pas ?

Il aurait voulu ravalé ses paroles et pourtant il avait bien fallu la prévenir qu'il serait obligé de la quitter. Ah ! comme il avait été naïf de croire

qu'elle était consolée, qu'elle avait oublié... et comme elle avait bien trompé son monde, la petite futée, avec sa mine ouverte de fille qui ne se préoccupe de rien ! A cette minute, sur son joli visage convulsé, Silvère devinait toute l'angoisse qu'elle cachait depuis tant de jours. Avec l'âge, elle apprenait mieux la vie, flairait la vérité, comprenait les choses à mi-mot. Des doutes lui venaient et malgré ce redoublement de mystère et de silence autour d'elle, elle était devenue perspicace, avait lu les mauvaises nouvelles de l'ainé dans le sourire plus lassé du cadet, pressenti une nouvelle dette dans une imperceptible crispation de poing. Et pourtant Silvère avait toujours fait devant elle son visage impassible ; ses lèvres n'avaient jamais rien trahi. Mais le mot qui venait de lui échapper avait achevé de troubler la cousinette en donnant une direction soudaine à toutes ses vagues méfiances. Elle répéta fébrilement :

— Une course?... Quelle course !... Dis-moi tout, va, ne te donne pas tant de mal pour mentir... Quelle sottise a-t-il faite encore, ton Flavien ?

— Où vas-tu chercher ces imaginations-là ? Dans quel état te voilà, est-ce raisonnable ? Puisque je te dis qu'il s'agit d'une course pour moi... d'une course chez le grainetier, là, es-tu contente ?

Elle eut un sourire amer :

— Oh ! comme tu mens mal, toi ! Flavien t'a pourtant donné de fameuses leçons... tu en as bien mal profité, mon pauvre ami !

Il n'ajoutait rien, surpris de cette rancœur véhémence qui lui montait aux lèvres. Alors elle reprit avec la même expression d'amertume :

— Il faut que vous me croyez tous bien naïve ! Il est vrai que j'ai été longtemps avant de m'expliquer ce qui se passait, maintenant j'y vois clair. Vous avez beau vous donner mille peines pour me tromper, je sais à quoi m'en tenir : Flavien se moque de moi !

Silvère n'était pas surpris, mais effrayé. Il protesta violemment ; alors elle parla encore plus vite, encore plus haut :

— M'a-t-il écrit une seule fois, dis, une seule... depuis qu'il est parti ? Ah ! si tu pouvais m'écrire à sa place et mettre les lettres à la poste pour lui, tu l'aurais fait. Tu en ferais bien d'autres, toi ! A quoi bon, tout cela, à quoi bon ? A entretenir mes illusions ? A me faire croire à l'affection de Flavien ? S'il m'aimait, voyons, me laisserait-il dans le tourment comme ça ?

Et instinctivement, de peur d'être entendus, ils étaient allés tout en parlant vers le quai désert. Cherchant à la calmer, Silvère la fit asseoir sur le parapet et, comme il avait fait là bas, sur le vieux banc de chêne, auprès de la cheminée de la maison d'Urville, il se mit auprès d'elle, lui prit doucement la main.

— Si, si, Flavien t'aime... je te dis qu'il t'aime ! Ai-je prononcé un seul mot qui pût te faire croire le contraire ?

— Ah ! Silvère, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'agite et que je m'inquiète. Je fais comme toi, l'eau dormante, mais en dessous... Ah ! en dessous ! ça bouillonne, ça m'étouffe !... Il a fallu que mon chagrin éclate !... au moins ici, les vieux ne me verront pas et tu ne leur diras pas que j'ai pleuré, que j'ai désespéré, et que je les ai blâmés de leur généreux mensonge, n'est-ce pas, mon bon Silvère ?

— Non, certes, je ne le dirai pas, reprit le cadet, mais si tu continues à te frotter les yeux comme ça, ils deviendront tout rouges et je n'aurai pas besoin de rien raconter au père et à la mère, ils s'apercevront bien tous seuls que tu as pleuré.

Cette menace fit son effet. Denise s'efforça de retenir ses larmes et de se maîtriser. Réfléchissant à tout ce qu'ils venaient de dire, elle constata que Silvère lui avait prodigué bien des consolations, mais pas une seule excuse valable pour la négligence et l'oubli de Flavien. Elle demanda, humiliée et dolente :

— Tu me jures que ce n'est pas pour une nouvelle dette de Flavien que tu es venu à la ville ?

Après une courte hésitation, Silvère baissa la tête et ne répondit pas :

— Tu ne veux pas mentir, dit-elle, ça te coûte trop !

Elle ne souligna pas son hésitation. Peut-être, à ce moment-là, aimait-elle encore mieux le silence qui permettait de douter que cette vérité qui tuait tout espoir. Elle essuya ses yeux plus promptement que Silvère ne l'espérait et, le regardant avec attendrissement, elle lui dit d'une voix encore émue :

— Gronde-moi, tu feras bien, je ne suis qu'une folle, tiens !

Il ne la grondait pas, étonné de tous les sentiments divers et tumultueux qui lui troublaient le cœur. Elle secoua alors la tête et reprit avec mélancolie :

— C'est que, vois-tu, quand on a cru aimer et qu'on s'est crue aimée, on ne retombe pas tout de suite et sans secousse dans l'indifférence.

Silvère trouva la phrase complexe. Il dit plus simplement, dans un accent profond :

— Ah ! ça oui, quand on aime et qu'on n'est pas aimé, on est bien malheureux !

Et vite, pour dissiper leur tristesse mutuelle, ils rentrèrent en ville, coururent les rues, s'extasiant aux étalages...

Rue de la Fontaine, surtout, la montre du bijoutier fascina Nisette. Non seulement, elle y attira Silvère, mais une fois là, elle l'y retint longtemps. Craignant d'être par hasard reconnu, peut-être même interpellé par le marchand, Silvère cherchait en vain à l'entraîner. Mais elle s'extasiait.

— Vois donc, mon petit Silvère, quel superbe bracelet, vois donc ! et ces pendants d'oreilles ! et ces chaînes de montre ! et ces bagues ! et ces

broches ! Ah ! mon Dieu ! qu'on doit sembler jolie et avenante parée de toutes ces belles choses !

Et chaque exclamation de la cousinette crevait le cœur du cousin, car il songeait qu'il ne pourrait plus lui payer une seule de ces mignonnes choses. Il allait cependant entrer dans la boutique, tout à l'heure, quand il aurait quitté Denise ; il allait donner ses dernières pièces d'or à ce même bijoutier, pour payer quelques-uns de ces mêmes jolis objets admirés par Nisette, mais c'était pour une autre qu'il payait, c'était une autre qui portait le bracelet, la bague, la broche, la chaîne de montre !

Oui, c'était certainement une autre... et quelle autre !

Il parvint enfin à fixer l'attention de la cousine sur un étalage voisin. Puis l'heure pressant, il la conduisit au couvent. Il la laissa sur le seuil, égayée, rieuse ; et, rassuré, il courut chez le notaire...

Un billet de cinq cents francs dans les doigts, le dernier, et qui venait de lui valoir les remontrances aussi sévères qu'imméritées du vieux conseiller de la famille, le jeune Mathieu se tenait encore sur les degrés de l'étude, quand, au bord du trottoir, en face de lui, il vit Denise plantée toute droite, avec un sourire d'amertume sur les lèvres.

— C'est comme ça que tu reviens de chez le grainetier ?

Silvère rougit, mais jugea inutile de mentir :

— Tu vois bien que je ne sors pas de chez le grainetier.

— Tu ne cherche plus à te taire et à dissimuler, c'est heureux ! Et ce billet que tu tenais dans la main ?... Oh ! ne le cache pas dans ta poche, je l'ai vu ! On vient de te le donner là, chez le notaire, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— J'en ai besoin.

Un peu gâtée par son oncle et sa tante, beaucoup par son cousin, elle était habituée à le voir céder. Surprise par ce semblant de résistance, énervée aussi par ces secrets continuels, elle frappa du pied :

— Qu'est-ce que tu vas en faire ? Je veux que tu me le dises, cousin, je veux que tu me le dises tout de suite ! il y a trop longtemps que ça dure... Je veux savoir !

Il fronça le sourcil. Sous ses cils blonds sa prunelle devint d'un bleu sombre et dur tout à coup et, les lèvres amincies dans une volonté subite, il articula d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas :

— Et moi, tout justement je ne veux pas te le dire !

Et, comme elle insistait, affolée par son doute, la main tendue pour lui prendre le billet, perdant patience à son tour, il reprit de la même voix nette et tranchante :

— Laisse ce billet tranquille ! je te défends d'y toucher... c'est compris, n'est-ce pas ?

Elle fut frappée de ce qu'il y avait d'irrévocable dans sa parole et dans son regard ; elle eut honte de son emportement, si près de la porte du couvent surtout. Humble et soumise, encore plus triste, elle laissa tomber ses bras et baissa la tête. Les narines encore frémissantes et sous la même vibration d'impatience, il ajouta moins durement toutefois :

— Je t'ai dit que j'en avais pour une heure, l'heure n'est pas passée. Retourne au couvent, j'irai t'y prendre. Je te défends de me suivre.

Et il était parti sans un mot pour adoucir son ordre, si sûr qu'elle obéirait qu'il ne se retournait même pas pour s'en assurer.

Et tandis qu'il se dirigeait vers la boutique du bijoutier, elle obéissait en effet. Vaincue, sentant qu'il était dans son droit en ne trahissant pas son frère, qu'il avait eu raison de lui parler en maître, elle retourna au couvent sans l'épier d'un regard...

Une fois en voiture pour le retour, elle demeura pâlotte, contrite. Elle avait compris, cette fois, qu'il y avait une volonté d'homme sous la douceur de Silvère, et ce n'était pas cela qui lui faisait de la peine. Non, ce qui l'avait attristée, ce qui l'attristait encore, c'est que, pas plus dans ses attendrissements que dans ses colères, le cadet n'avait pu lui donner d'illusion sur Flavien. Désormais, elle savait ce que Silvère allait faire à la ville : il payait pour l'ainé. Mais elle avait maintenant du chagrin sans colère et ils firent la paix dans un sourire.

Dans ce crépuscule cendré où, comme au travers d'une gaze flottante et pareilles à des fleurs mi-closes, palpaient des étoiles très pâles, la roche du Castel et la pointe d'Omonville s'embrumaient rapidement. Dans cette ombre tombante, dans le silence recueilli des choses, Silvère semblait à Denisette plus grave et plus pensif. Il devenait, dans l'effacement vague des contours, un homme plus grand que nature et, à mesure que s'épandait la nuit, elle se rapprochait de ce protecteur doux et mâle, elle se serrait plus étroitement et plus frileusement contre ce cœur loyal.

VI

Ce fut l'enchantement d'Avril : le réveil des sources dans les scolopendres et les joncs ; les primevères étoilant les talus ; les gramens pareils, dans leurs frissons furtifs, à des fumées d'argent ; des alouettes, des piverts, des grives sur la lande dans l'embrasement rose des bruyères ; ici et là, les îlots d'or des genêts et des Pâques fleuries. Et sur la brousse sauvage de Jobourg, sur les combes ombreuses du Jubilhan, sur les bouquets d'arbres encore blonds de Branville, sur toute la Hague,

passaient un soulas de floraisons, une ondée impalpable et flottante de pollens, des essaims d'ailes palpitantes. Sur la terre et dans le ciel, enfin, vaguaient toutes les triomphales ivresses du printemps...

Dans le cœur de Silvère et de Nisette, c'étaient une langueur douce, le demi-sommeil des tristesses qui s'apaisent.

Les vieux avaient enfin reçu une lettre de Flavien. Il demandait de l'argent, mais ne parlait pas de retour. Il était à Caen où, disait-il, on lui offrait une très belle place, mais on exigeait un fort cautionnement. Si le père envoyait la somme, c'était une affaire faite.

Soucieux, le menton dans la paume, Mathieu pesait le pour et le contre, flairant la mystification. La vieille, elle, jacassait, poussant à envoyer le mandat, le dernier, par exemple ! Mais peut-être que Flavien disait vrai, cette fois, qu'il ne fallait plus que ça pour le tirer d'affaire. C'était trop dur de refuser, on ne pouvait pas.

Silvère restait impénétrable. Seule, Denise, en ce conseil de famille, tenait tête à sa vieille tante : Ah ! si on lui envoyait de l'argent, on pouvait bien être certain de ne jamais le revoir. Une frime comme les autres, ce cautionnement ! Si elle avait été la maîtresse, elle, plus un sou ! Et il aurait bien fallu qu'il vint se remettre à la charrue et à la faux comme l'autre, comme le cadet ! Qu'est-ce qu'il faisait de bon là-bas ? Pour son compte, elle en avait assez de se creuser la tête jour et nuit à s'expliquer le mystère de cette vie-là ! S'il voulait être son mari, il ferait bien de ne pas tarder... sans ça !

Dans cette fougue et ces menaces, le vieux ne voyait que le dépit de la promesse délaissée. Gervaise écoutait cette sortie dans une surprise douloureuse, comme si une nouvelle Denise se révélait soudain ! Enfin Silvère, coupant court aux irrésolutions, dit qu'il écrirait à Caen et prendrait de sûres informations sur l'emploi offert à Flavien : on enverrait l'argent si ça paraissait sérieux. Sans cela, rien de fait !

La discussion close et les vieux remontés dans leur chambre, soulagés de cette décision, Nisette apostropha le cadet :

— Mais quelle rage as-tu donc de toujours excuser et sauvegarder le grand ! Il fallait laisser ton père refuser tout net l'argent... une fois à sec, Flavien serait revenu... car enfin, tu ne comprends donc pas que j'ai le désir de m'expliquer une bonne fois avec lui, de savoir de sa bouche la vérité vraie ? Est-ce qu'il se moque de moi, oui ou non ? Est-ce que tu crois que ça va être drôle de me promener encore à la Saint-Clair sans lui ? On jase, on gouaille et on m'appelle la promise délaissée et je suis la risée de toutes les filles du pays. Je serais une mendiante qu'on aurait plus d'égard pour moi que l'aîné n'en a ! Ca ne peut pas durer comme ça ! Je n'ai pas le sang tranquille comme vous autres, moi ; ce doute-là, tous ces secrets, ça m'agite, ça m'opprime, ça me tue ! Je veux savoir à quoi m'en tenir, coûte que coûte ! Je veux avoir le dernier mot de ton frère ! Je veux le voir enfin !

Silvère supportait patiemment la bourrasque, car il voyait la jeune fille fiévreuse, les doigts tremblants, les yeux brillants d'inquiétude. Il éprouvait de la pitié pour elle, la croyant malheureuse encore autant que lui-même, ne concevant pas tout ce que cette nervosité et cette impatience renfermaient de mauvais présages pour son frère. Autrefois, au plus fort de sa tendresse, Nisette n'était pas fiévreuse et elle aurait préféré le doute et l'attente, si longs qu'ils fussent, à toute déception brusque. Ce temps-là était loin. De toutes les images illusives qui avaient formé et renforcé son amour, il ne lui restait maintenant au cœur que le souvenir d'un visage séduisant, de deux yeux très hardis et d'une moustache victorieuse. Et instinctivement, sans s'expliquer tous les motifs subtils de son désir, elle voulait s'assurer que cette image flatteuse n'était pas elle-même une illusion dernière.

CHARLES FOLEY.

(La fin au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

Les femmes sont comme les vagues de l'Océan : toutes les mêmes, jamais semblables.

DANIEL DARCY.

Avoir des idées, c'est cueillir des fleurs ; penser, c'est en tresser des couronnes.

M^{me} SWETCHINE.



BONHEUR DÉTRUIT



Une alouette avait, dans le creux d'un sillon,
Commencé le réseau d'un nid frêle et mignon.
Sans cesse elle y portait de minces brins de paille
Et des lichens légers pris sur une muraille,
Résidence d'été de moineaux ses cousins,
Qui laissaient gentiment accomplir ces larcins.
A ses côtés vivait, pour partager sa tâche,
Son mari travailleur qui l'aidait sans relâche.
Au printemps ils avaient contracté librement
Mariage d'amour et s'aimaient tendrement.
Le soleil les grisait tous deux dans la prairie,
Loin du monde inconnu. Leur unique patrie
C'était ce coin de terre embaumé des senteurs
Que le zéphir dérobe au calice des fleurs.

Le matin ramenait la joie et la rosée,
Eau pure que le ciel semblait avoir posée
Pour eux sur le chemin... Ils se taisaient le soir
Si le grillon chantait ou que le temps fût noir...
L'édifice prit fin... Déjà les hirondelles,
Au-dessus du courttil, volaient à tire-d'ailes,
Et quand le mois de mai fleurit les champs, trois œufs
Gros comme un dé d'argent, mais plus longs et tout bleus,
Reposèrent au fond de la molle cachette
Où, pour les réchauffer, se tenait l'alouette.

Tièdes brises d'avril et parfums des lilas,
Votre règne éphémère est bien court ici-bas !
Si l'homme, dans l'exil, verse beaucoup de larmes,
Les innocents aussi connaissent les alarmes...
Ils étaient trop heureux, nos chers petits oiseaux,
Mais trouvaient naturel que leurs jours fussent beaux ;

La jeunesse a toujours su jouir de son heure,
Si l'horizon pâlit, l'espérance demeure...
Un mauvais garnement, la honte du pays,
Batailleur, querelleur, grand destructeur de nids,
Pour faire un méchant coup, profita de l'absence
Des chanteurs qui, tout près, se délassaient, je pense ;
L'instinct les ramena... leurs œufs étaient brisés,
Leurs jolis œufs d'azur, aux reflets irisés !
(Enfants, si vous pleurez en lisant cette histoire,
Gardez son souvenir inscrit dans la mémoire.)
Quand elle eut, d'un coup d'œil, mesuré son malheur,
La femelle frémit, et mourut de douleur.
Le mâle, étant plus fort, résista, mais sa vie,
Loin de ses deux trésors, d'amertume est remplie.
Pour qui donc travailler et chanter désormais ?
Son gosier de cristal est muet à jamais.
D'autres passent joyeux et gais dans la campagne,
Lui est seul, sans petits, sans foyer ni compagne...



ALEX. DUVERNEY.



FLEURS DE FIANÇAILLES



ES mains jointes, comme en extase, l'heureuse fiancée contemplait avec ravissement la merveilleuse gerbe de fleurs épanouie devant elle.

Roses transparentes, orchidées étranges, camélias aux tons de nacre, lilas aux fraîches senteurs, tout était blanc, pur, virginal, comme la moire liant leurs tiges

serrées, comme le tulle vaporeux qui les voilait.

Mais la tendresse de l'absent ravissait la jeune fille plus encore que la grâce idéale de ce nuage de fleurs et de parfums.

Des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux en songeant aux sacrifices qu'il devra s'imposer pour lui avoir donné tout cela si beau, car Fernand a plus d'exquise bonté que de fortune.

Rêveuse, elle restait sans paroles, sous le charme d'une douce émotion la gagnant tout entière.

— Il faut se dépêcher, ma fille, dit M^{me} Lormier, que fais-tu là ? Tes fleurs vont se faner, la caisse encombre le vestibule, tu perds ton temps !

— Mère, as-tu vu comme ces fleurs sont belles ?
— C'est une folie !

Et la bonne dame haussa les épaules, malgré le sourire indulgent que lui amenait aux lèvres la vue du bonheur de sa fille.

— Dépêche-toi. Tu mettras le bouquet dans le grand vase bleu, sur la console du salon ; fais attention à ne pas répandre d'eau sur le tapis.

— Oh ! mère, j'aurais voulu le garder dans ma chambre !

— Quelle idée ! Personne n'en jouirait, et crois-tu que M. Fernand ne sera pas bien aise de le voir tout à l'heure ?

C'est vrai, il ne fallait pas le priver de cette jouissance ; mais quand la gerbe fut placée au lieu désigné et qu'Élisabeth fut seule, elle choisit, sous le tulle, une branche de lilas cachée parmi les autres, et l'emporta bien vite dans sa chambre, son refuge aimé.

— Mère ne sera pas contente et me grondera peut-être, se dit-elle, mais ces fleurs sont à moi, je ne vole personne, et cela me fait tant de plaisir d'en avoir ici !

Le blanc lilas fut placé devant la Vierge de porcelaine qui, dans cette chambrette, occupait la

place d'honneur, confidente des joies de la jeune fille, comme elle l'avait été de ses craintes et de ses espérances.

— Ce sont les premières fleurs qu'il me donne. Bonne Mère, bénissez-nous, murmura-t-elle en s'agenouillant.

Là, devant la Madone, elle eut une pensée exquise.

Il était trop beau, vraiment, ce bouquet, elle en était confuse, surtout maintenant que son petit oratoire lui avait rappelé une autre statue de la Vierge placée au-dessus d'un pauvre autel triste, sans fleurs jamais en cette saison où, seul presque toujours, reposait Jésus dans le tabernacle.

Simple et bonne, elle déplora soudain de se voir l'objet de tant d'hommages et d'attentions pendant que Dieu était délaissé si près d'elle, dans l'église du village.

— Pour vous consoler, mon Dieu, dit-elle, je vous offre mes fleurs. C'est devant le tabernacle qu'elles devront se faner et mourir. Mon premier bouquet sera pour vous, en reconnaissance du bonheur que vous me donnez.

.....
Dans l'après-midi du même jour, Fernand arriva, le cœur plein de joie, puisque, enfin, il allait revoir les yeux limpides de sa blonde fiancée, entendre sa voix douce comme un chant, et jouir de ce sourire qui le transportait de bonheur.

Ah ! comme il était heureux de la voir si contente, heureux de ses remerciements émus où il sentait toute son âme.

Il serra comme une relique, dans son portefeuille, avec le portrait de sa fiancée, une rose mignonne qu'elle détacha du bouquet pour la lui donner en souvenir, prenant pour elle une autre fleur toute semblable. Ils convinrent de les garder toujours. Et plus tard, devenus vieux, les deux roses jaunies et desséchées seraient là pour leur parler des heures ineffables qu'ils passaient maintenant, tandis que leurs cœurs, plus favorisés, seraient toujours jeunes dans leur mutuelle tendresse.

Profitant d'un moment de tête à tête, Lisette exposa au jeune homme son pieux projet du matin :

— Qu'en dites-vous ? ajouta-t-elle, je ne donnerai ce bouquet que si vous m'approuvez.

Fernand, très embarrassé, ne répondit pas.

C'était bien la peine de s'être imposé un sacri-

fice pour lui envoyer cette merveille choisie, rien que pour elle !...

Il lui fut douloureux de penser que les fleurs ne seraient plus sous ses yeux pour lui parler de l'absent, le lendemain. Et pourtant... que de renoncement dans cette offrande ! que de délicatesse dans ce cœur si tendrement aimé !

Partagé entre le regret et l'attendrissement, il se taisait.

— Vous ne voulez pas ? reprit la jeune fille. Oh ! n'allez pas croire que je me dépouille de ce bouquet parce que je n'y tiens pas ! C'est un gros sacrifice, au contraire, mais il me semble qu'il nous portera bonheur. Ai-je besoin de ces fleurs pour penser à vous ?

— Vous êtes un ange, murmura-t-il. Allons les offrir ensemble, tout de suite.

M^{me} Lormier jeta les hauts cris quand Elisabeth lui expliqua la chose.

Tout d'abord, elle ne voulut pas y consentir, mais Fernand soutint si chaleureusement la jeune fille qu'elle dut la laisser faire.

— Au moins, ne le porte que demain ou après, dit-elle à demi vaincue, laisse-le nous encore un peu.

— Mère, je veux en donner les prémices à l'église ; plus tard, mes fleurs seraient moins fraîches.

— Avant tout, ma fille, je désire que tu sois contente. Si cela te fait plaisir !...

La villa était assez loin de l'église. C'était une charmante promenade que de s'y rendre par ce jour ensoleillé où la nature engourdie, au sortir de l'hiver, avait un charme exquis d'étonnement et de fraîcheur. Partout des bourgeons entr'ouverts, laissant apercevoir la nuance tendre des feuilles en miniature ; les premières violettes se trahissaient par leur suave parfum se mêlant aux senteurs capiteuses dégagées par la sève et la terre elle-même.

M^{me} Lormier et tante Louise allèrent doucement, laissant les deux jeunes gens prendre l'avance. Fernand, auprès de Lisette, voulut l'aider à soutenir avec précaution la gerbe fleurie ; leurs cœurs en fête chantaient le même hymne de joie, vibraient de la même émotion très douce et se sentaient à l'unisson sans qu'il fût besoin de paroles.

A un détour du chemin, une bande joyeuse d'enfants passa.

— Oh ! les belles fleurs ! exclamèrent-ils.

Un, plus hardi que les autres, continua :

— J'en voudrais une !

— Non, c'est pour le bon Dieu, répondit en souriant la jeune fille.

Un peu plus loin, d'autres enfants plus petits :

— Que c'est beau ! mademoiselle, voulez-vous nous en donner ?

Et quatre petites mains se tendirent.

— N'y touchez pas ! interrompit Fernand, joyeux, c'est pour le bon Dieu !

Et ils continuèrent leur chemin.

On arrivait au village.

Au seuil de chaque demeure se tenaient des femmes et des enfants attirés là par les caresses du soleil.

Sur le passage des jeunes gens, ce furent des cris d'admiration pour les fleurs et des exclamations de joie à la vue d'Élisabeth dont chacun connaissait l'angélique bonté.

Pour chacun, elle eut un sourire et quelques douces paroles.

Devant une de ces chaumières, plus pauvre que les autres, elle s'arrêta.

Une fenêtre, ouverte sur une chambre triste et noire, laissait voir une jeune fille, une enfant encore, pâle et frissonnante de fièvre, reposant alanguie dans un fauteuil. Ses yeux très grands, cernés de noir, semblaient envahir tout son pauvre visage maigre, encadré de boucles sombres.

— Eh ! bien, ma petite Jeanne, comment vous trouvez-vous, aujourd'hui ?

— Pas bien, mademoiselle, je n'ai plus de forces. Oh !...

Elle s'arrêta, muette de saisissement devant le blanc bouquet de fiançailles. Une flamme intense passa dans ce regard éteint, tandis qu'une compassion de bonheur éclairait ces pauvres traits émaciés.

— Que ces fleurs sont jolies, n'est-ce pas, Jeanne ?

— Il y en aura de pareilles au ciel, mademoiselle, répondit la petite voix brisée. Ici, tout est si triste, ajouta-t-elle en regardant le pauvre réduit.

— Ce serait plus beau si vous les aviez près de vous ? interrogea Lisette.

— Oh ! oui, j'aime tant les fleurs ! dit-elle en attachant son regard sur le bouquet que tenait la jeune fille.

— Alors, vous seriez contente de les avoir ?

Un éclair de convoitise passa dans les yeux de la petite mourante qui, haletante, ne répondit pas.

— Quelle joie pour elle d'en avoir de semblables, dit Lisette, se tournant vers son fiancé.

Lui, très ému, sourit, comprenant sa pensée.

Elle continua :

— Eh ! bien, ma petite Jeanne, elles sont pour vous.

Jeanne eut un cri de bonheur, tandis qu'un flot de larmes s'échappait de ses grands yeux cernés, soulageant ce pauvre petit cœur trop plein de joie.

... Et voici comment Lisette, à l'église, arriva les mains vides. Mais Jésus, infiniment bon, dut sourire en voyant cette âme si jolie, et je crois bien qu'il répandit ses plus tendres bénédictions sur les deux fiancés qui, par cette journée de mars douce et sereine, vinrent s'agenouiller devant Lui.

CLAIRE MÉRIALE.





REVUE MUSICALE

Reprise de *Mireille* à l'Opéra-Comique. — Mercredis de la Renaissance. — La Semaine Sainte. — Concerts spirituels. — Concerts du Vaudeville. — A la Société Nationale.



MIREILLE, l'exquise *Mireille* de Mistral, adaptée à la scène par Michel Carré et mise en musique par Gounod, eut une carrière mouvementée. Depuis la première représentation de 1864 au Théâtre-

Lyrique, l'opéra fut remanié trois fois. Auteurs et directeurs supprimaient, rétablissaient en partie ce qu'ils avaient coupé (le tableau du Val d'Enfer, par exemple), le public ne pouvait admettre la triste mort de l'héroïne, frappée des « flèches d'or du soleil » dans sa course à travers le désert de la Crau. On substitua à ce dénouement tragique le mariage de Mireille et de Vincent. Le succès fut néanmoins long à venir à une œuvre, peut-être la plus fraîche et la plus pittoresque de Gounod, œuvre où la nature poétique du Midi, où les grandes étendues, le soleil, le ciel implacable, tiennent dans le drame une place égale à celle des personnages.

Il faut savoir gré à l'heureux directeur Albert Carré de nous avoir restitué la vraie *Mireille* du compositeur, sans rien omettre de la version première, en rétablissant la belle partie du Rhône, dont les flots obscurs roulent les ombres et les fantômes, surgis de l'au-delà pour terrifier le criminel Ourrias. L'Opéra-Comique a pourvu ce tableau, en particulier, d'une mise en scène saisissante et impressionnante, le décor de la Crau est également très remarquable. Mireille, c'est M^{lle} Rioton; elle chante le rôle avec beaucoup de charme, et bien que sa première belle création « Louise » l'ait peu accoutumée aux airs à traits et à roulades, elle exécute fort bien la fameuse valse. Ce morceau, charmant en soi, ne me paraît pas tout à fait « couleur locale » sur les lèvres de la petite magnanarelle provençale; il n'entrait d'ailleurs pas dans la conception du Maître. M^{me} Carvalho, qui n'avait pas toujours le caractère commode, réclama une valse qui fit briller la souplesse légère de sa voix. Gounod ne crut pas devoir accéder à ce désir. Alors la cantatrice s'emporta et jeta loin d'elle la partition en

jurant que jamais elle ne jouerait Mireille. Gounod la suppliait de reprendre son rôle, M^{me} Carvalho se montait de plus en plus; le compositeur se mit à genoux devant elle et chercha à l'attendrir en répétant : « Vous êtes l'ange de la musique ! » Mais il dut céder et écrire la valse « O légère hirondelle ! » pour que l'irascible actrice consentît à créer ce rôle, un des plus exquis de sa carrière. J'ai entendu, au lendemain de l'incendie de l'Opéra-Comique, M^{me} Carvalho chanter le duo de Magali avec Faure, le splendide artiste rarement égalé. Je me souviendrai toujours de la sensation d'absolue perfection éprouvée et de l'émotion générale quand ces glorieux « camarades », qui avaient déjà quitté la scène, s'embrassèrent en pleurant. Parmi les interprètes actuels, il faut citer M^{lle} Marié de l'Isle qui nous donne une Taven tout à fait remarquable.

L'Opéra-Populaire ayant fermé ses portes pour des raisons budgétaires, la *Charlotte Corday*, d'Alexandre Georges n'a eu que fort peu de représentations. M^{lle} Georgette Leblanc en a chanté des fragments à la dernière séance des Mercredis de la Renaissance, car la saison musicale touche à sa fin et il a fallu dire au revoir aux excellents artistes groupés par Danbé. Les réunions qui ont clôturé la série de ces seize auditions ont été aussi intéressantes que les premières. Charpentier a obtenu un succès fou avec la poignante *Chanson du Chemin*, les curieux *Chevaux de bois*, la complainte les *Trois Sorcières*, etc. (1) Le Mercredi Saint, l'audition s'est terminée par l'exécution intégrale des *Sept paroles du Christ*, précédées, entre autres, de mélodies de Louis de Serres et de Julien Tiersot, folkloriste convaincu et convaincant.

La Semaine Sainte est l'époque de l'année où l'on entend le plus de musique. En dehors des Concerts Spirituels sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, les offices sont accompagnés, dans les paroisses de Paris, d'auditions parfois remarquables. La renommée des Chanteurs de Saint-Gervais est trop établie pour qu'il soit besoin de prôner la façon dont ils rendent les œuvres des maîtres anciens. Plusieurs maîtrises ont exécuté les *Sept paroles du Christ*, non plus d'Haydn, mais de Théodore Dubois. A Saint-Nicolas-du-Chardonneret, les mêmes *Sept paroles*, avec une adaptation inédite de M. Arthur de la Voule.

(1) *Poemes chantés*, par G. Charpentier, chez Heugel, éditeur, 2 bis, rue Vivienne.

Le *Stabat* de Rossini a été donné à Saint-Eustache, et la Messe de César Franck à Saint-Germain l'Auxerrois le jour de Pâques.

Donc, Concerts spirituels au Conservatoire, aux Concerts Colonne, Lamoureux, du Vaudeville... de quoi faire pénitence pour les musicophobes. Au Conservatoire, on a tout particulièrement applaudi le *Requiem* de Fauré, dont le *Sanctus* a été bissé. Cette musique si puissamment originale et si savamment simple est digne de son auteur, un des premiers de l'école française contemporaine. Au Nouveau-Théâtre, Chevillard a magistralement conduit la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, celle avec chœurs. On ne se lasse jamais d'entendre ces neuf parfaites sœurs, en dépit de quelques snobs qui les prétendent démodées, comme si le Beau absolu était une affaire de mode et de temps ! Bien qu'Habeneck ait eu peine à faire jouer la *Deuxième Symphonie*, justement à un concert spirituel de l'Opéra, en 1821, depuis l'accueil enthousiasme fait à l'Héroïque, en 1828, Beethoven n'a cessé de planer sur tous les musiciens du dix-neuvième siècle, à quelque école qu'ils appartenissent.

Pour en revenir aux programmes de la Semaine Sainte, ici comme ailleurs, ils étaient bariolés et les œuvres religieuses y figuraient en minorité quand elles n'étaient pas absolument absentes... Que de réflexions à faire, chères lectrices, si j'avais à vous parler morale et non exclusivement musique !

J'ai nommé plus haut les Concerts du Vaudeville. Ils offrent cette particularité d'être dirigés à tour de rôle par des chefs d'orchestre venus de l'étranger pour nous faire apprécier leurs différents modes de comprendre et d'interpréter les œuvres symphoniques. Nous avons déjà eu la bonne fortune d'applaudir quelques célèbres cappellmeister d'outre-Rhin, les Mottl, les Richard Strauss, les Richter, les Weingartner, mais il en est d'autres qui, pour être moins grands méritent d'être écoutés avec intérêt et sympathie, témoin ce tchèque au nom bizarre, Oscar Nedbal, qui a conduit, le mois dernier, l'exécution par l'orchestre Colonne, d'œuvres également tchèques d'inégal intérêt. Il faut surtout citer la *Vltava*, de Smetana et les deux *Danses Slaves* de Dvorak. Il est à remarquer, d'ailleurs, que presque tou-

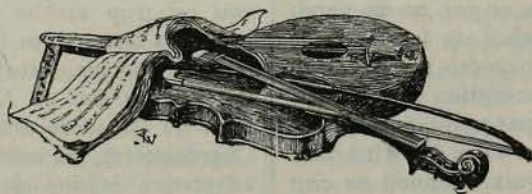
jours la musique tchèque évoque très vite les motifs et les rythmes des danses de Bohême.

Au Vaudeville, l'orchestre, composé en partie d'artistes de l'Opéra-Comique et des Concerts Colonne, ne peut forcément avoir encore la cohésion, la fusion parfaite d'instrumentistes jouant toujours ensemble sous une même direction ; l'effort est néanmoins très louable, et l'ouverture de *La Fiancée vendue*, de Smetana, a été en particulier, une occasion de succès pour les instruments à cordes. *L'Enchantement du Vendredi-Saint*, cette page splendide du noble *Parsifal*, de Wagner, a été aussi remarquablement jouée.

La Société Nationale a donné le 30 mars un concert particulièrement intéressant, avec, entre autres le *vi^e et le vii^e Nocturnes* pour piano de G. Fauré joués parfaitement par Cortot, je dirais divinement, s'il n'avait pas le jeu un peu trop sonore pour mon goût. Mais j'ai probablement tort. Ce petit défaut a été plus sensible quand il a accompagné M^{me} Marie Olénine dans la *Chambre d'Enfants* poèmes et musique de Moussorgski. Une des œuvres les plus importantes du compositeur Boris Godounow est surtout prenante par ce qu'elle contient de profondément national et personnel ; c'est la vie et l'âme mêmes du peuple russe qu'exprime cette musique pleine d'une intense saveur. D'analogues qualités se retrouvent dans cette *Chambre d'Enfants* qui, divisée en sept numéros (je ne puis dire mélodies, tant c'est simple et exempt de formules), est bien l'âme d'un petit enfant russe avec ses grosses peurs, ses petits chagrins, ses jeux, ses désirs, ses réflexions. Il faut que ces courtes pièces soient dites avec un tact, un naturel infini, conditions merveilleusement remplies par M^{me} Olénine, qui a tenu l'auditoire sous le charme. Quelques mélodies du pauvre Chausson avaient été auparavant fort applaudies.

Je vous rappelle encore, chères lectrices, de chercher sur la couverture les indications de morceaux nouveaux. Quand vous n'en trouverez pas, il faudra attribuer cela au fâcheux « manque de place » Nous avons pensé que quelques titres de danses, à côté d'œuvres plus sérieuses, seraient les bienvenues en prévision des fêtes printanières.

LOUISE DE CLAVES.





CAUSERIE DE QUINZAINE



ES vacances de Pâques sont une délicieuse invention lorsque la fête coïncide avec le beau temps, l'éclosion des fleurs, le printemps, enfin. Cette année, il pleuvait, les fleurs étaient à peine en boutons et l'idée de partir en villégiature donnait le frisson; néanmoins, ce supplément de vacances semble si bon pour combattre le fameux *surmenage* que tout le monde est parti comme si le soleil était de la fête; ainsi qu'à la fin de juillet, on a vu de longues

files de fiacres aux abords des gares, et des bandes d'enfants en délire se répandre sur les quais de départ; quelques parents avisés avaient glissé des *Salamandres* dans leurs bagages; c'était vraiment plus utile que des filets à papillons.

Ces nombreux départs mettent d'assez méchante humeur ceux qui ne prennent pas de vacances et demeurent seuls ici quinze longs jours, ne trouvant que des portes closes et des « maisons sans enfants ».

— Encore s'il faisait beau ! mais que peuvent-ils faire par ces journées de pluie continuelle ?

Toc, toc, voici le plateau des lettres et entr'autres une missive de Gisèle; renseignons-nous :

15 avril 1901.

« Chère marraine,

« Vous me demandez des nouvelles de notre exode pascal, exode qui ne vous tentait guère et auquel vous avez préféré, sans hésitation, la semaine sainte à Paris, les bons prédicateurs et les Chanteurs de Saint-Gervais, dont le mode de chant s'adapte si merveilleusement aux Lamentations des saints jours. Je crois bien que le Concours

hippique n'a pas été étranger à votre résolution; vous aimez ces rencontres de chaque jour, ces déploiements de toilette, mais n'en avez-vous pas été vite lassée ? Il me semble que rapidement la monotonie en exclut le charme; sans doute, pour les professionnels, chaque parcours a sa physionomie; en revanche, le commun des mortels trouve un air de famille à tous les habits rouges.

« Tenez, l'innovation de cette année, le parcours de chasse avec barrière de champs, cela nous a d'abord amusées, parce que c'était nouveau, puis, tous ces cavaliers ouvrant et fermant la barrière en restant à cheval, passant la petite haie en contre-bas, traversant la rivière à gué, comme cela semblait vite un jeu d'enfant; on suivait la scène d'un œil distrait, pendant que la conversation restait, pour celles qui ne sont guère sportswomen, le grand charme de la réunion.

« Je vous parle de ce que j'ai laissé au lieu de vous dire ce que j'ai trouvé, j'y reviens avant que vous ne m'ayez grondée !

« Pendant les jours de pluie, trop fréquents, hélas ! ma grande occupation a été l'arrangement de ma chambre de travail.

« Vous m'avez souvent dit, quand je me plaignais de l'insuccès de mes différentes œuvres :

« — Tu es très mal installée, on ne peut rien faire de bien dans ces conditions-là.

« Les conditions sont changées, le travail serait-il meilleur ? S'il ne l'est pas, plus d'excuses !

« Vous savez que, sur mes instances, il m'a été accordé une grande pièce, sorte d'atelier, tout au bout de la maison, beaucoup de jour; premier résultat : tout ce que j'y ai apporté m'a paru horrible.

« Pour épargner mes finances et occuper mon temps, j'ai voulu poser moi-même le papier.

« Ce n'est pas difficile : de la colle de pâte, un gros, gros pinceau, une table de bois blanc pour étendre les lés de papier coupés de la longueur voulue; étendre d'abord la colle partout, légèrement, sans grumeaux; le point délicat est

l'application du papier sur le mur en évitant les plis, les bosses, tous les malheurs qui guettent notre première distraction. Je m'étais fait la main sur un papier d'apprêt, ce qui rend beaucoup plus facile la seconde opération.

« Mon papier est gris bleu, assez clair; en haut et en bas, deux bordures de roses thé formant guirlandes; celle du haut a quarante centimètres de hauteur, celle du bas n'en a que douze, c'est nouveau et d'un très joli effet.

« Devant la très large fenêtre, un seul grand rideau relevé à l'italienne, en cretonne Liberty, rappelant la tenture Passons au mobilier; en attendant des jours meilleurs, j'ai dû me contenter de bois blanc: quatre chaises, deux fauteuils, trois tables, une pour chacun de mes métiers. Le bois blanc a été couvert de Ripolin bien également réparti pour que le laquage soit uni; des coussins, assortis aux rideaux, dissimulent la paille des sièges.

« J'ai fait confectionner, par le menuisier du cru, trois étagères encoignures, avoisinant les tables et cachant, derrière un rideau, tous les ingrédients nécessaires aux différents travaux à entreprendre.

« La table du travail à l'aiguille et des petits travaux a été munie de pelotes offrant des spécimens de tous les genres d'aiguilles et d'épingles; puis de boîtes où sont rangés les fils, les soies, les laines, de grands ciseaux pour les grosses étoffes, des petits pour les découpages délicats.

« Sur l'encoignure la plus proche, tout l'attirail nécessaire à la confection des petits ouvrages: le réchaud à esprit-de-vin pour fondre au bain-marie la colle de Lyon, les pinces de diverses grandeurs, trois ou quatre bols à eau chaude pour désengluer les doigts, des planches pour maintenir les étoffes, un mètre en bois vérificateur des dimensions.

« Je passe à la table de peinture; elle est au meilleur jour, le chevalet l'avoisine pour les grandes machines; au repos, elle est garnie de deux boîtes un peu barbouillées; l'une, pour l'huile; l'autre, pour l'aquarelle; en cherchant bien, sous celle-ci on trouverait des crayons de pastel. Je vous entends me dire:

« — Comment veux-tu bien faire tant de choses?

« — En essayant, marraine!

« Derrière le rideau de l'encoignure, les vernis, les siccatifs, les pots de Ripolin, des flacons d'encres diverses, tous les petits engins d'un tout petit art. A côté, le carton aux modèles pour les jours mélancoliques où la nature ne réussit pas.

« — Et la troisième table?

« — C'est celle où fraternisent la photographie et la pyrogravure; il y a là un assortiment de

pinces droites, recourbées, petites et grandes, qui rappellent, à m'en donner le frisson, l'attirail du dentiste; l'encoignure débordé de couleurs pour la pyrogravure, de colles, de vernis pour la photographie, puis des bassins pour les virages, sans compter ce qui remplit encore ma chambre noire.

« Que n'étiez-vous là, chère marraine, pour contempler l'ordre du premier jour, c'était admirable; vous devinez que ce l'est déjà moins. Inutile de vous dire que je ne me suis pas confinée dans ma chambre de travail, j'ai repris mon patronage.

« Mon patronage! terme bien ambitieux pour ces réunions de jeunes filles que nous cherchons à distraire en leur faisant du bien. Vous savez ce que sont ces causeries du dimanche, après vêpres, dans la petite cour des Sœurs; mes jeunes filles sont toujours curieuses de ce qui se passe à Paris; je n'ai pas manqué de leur parler de l'Œuvre des Fenêtres fleuries et des prix promis aux jeunes ouvrières parisiennes qui auront le mieux profité des graines octroyées par l'Œuvre; elles aussi veulent fleurir leurs fenêtres; elles pourront au moins arroser en paix, sans souci de la police, et ne diront pas comme l'ouvrière parisienne: « C'est curieux, on arrose des petits pois, il grimpe un sergent de ville. »

« J'ai aussi entretenu mes auditrices de ces écoles ménagères encore trop peu nombreuses, où les jeunes filles de la classe ouvrière apprennent à faire une bonne cuisine et à tenir en état un modeste intérieur. Je leur ai commenté ces lignes d'un moraliste: « On dit qu'il n'y a pas de fées ou qu'il n'y en a plus, mais on ne sait pas ce qu'on dit. Le modèle original des fées chantées par les poètes, ils l'ont trouvé et le trouvent encore parmi ces aimables mortelles qui savent pétrir la pâte avec énergie, raccommode les accrocs avec bonté, soigner les malades en souriant, mettre de la grâce dans un ruban et de l'esprit dans une friture. »

« Ce rôle de fées les a séduites et elles sont tombées d'accord que l'esprit de la friture serait peut-être le plus apprécié par leurs futurs maris.

« Sur ce succès, marraine, je vous quitte bien vite, car j'ai encore fort à faire ici et bientôt ce sera le retour.

« Votre GISÈLE. »

Puisque les vacances de Pâques servent à faire du bien aux autres et à soi-même, bénissons-les, chères amies, et prenons notre parti des portes closes et des « maisons sans enfants! » c'est d'autant plus facile que tout le monde revient: mal passé n'est que songe!

EDMÉE.